

Discours de Mohamed Jaoua après la remise des insignes de l'ordre des Palmes Académiques

C'est avec beaucoup de fierté et une grande émotion que je reçois aujourd'hui, des mains de Mr l'Ambassadeur de France, et en présence de Mr l'Ambassadeur de Tunisie, ces insignes de l'ordre des Palmes Académiques qui m'honorent. Et je suis enchanté d'être entouré pour cette circonstance de mes collègues et de mes amis, que je remercie de me faire la grâce de partager ce moment de bonheur avec moi.

Permettez-moi en premier lieu de dédier ces Palmes à la mémoire de mon père Habib, lui le pieux musulman pour qui l'éducation a été une seconde religion, lui le patriote, l'anticolonialiste qui a choisi de scolariser ses huit enfants – cinq fils et trois filles également traités – à l'école française. Car il était persuadé que c'est en s'appropriant Voltaire, Racine et Diderot, sans oublier les sciences fondamentales auxquelles il ne comprenait pas grand-chose pourtant, mais dont il percevait toute l'importance, que l'on construit ces esprits critiques, ces esprits libres sans lesquels un peuple ne saurait s'émanciper.

Je tiens en second lieu à rendre un hommage vibrant à un autre Habib, un autre père : le père de la Tunisie moderne, Habib Bourguiba. Bourguiba qui a préféré la construction d'écoles et d'hôpitaux aux dépenses militaires ; Bourguiba pour qui l'égalité des genres a été le combat d'une vie, et pas seulement par souci du droit et de l'équité, mais aussi par conviction qu'un pays ne peut se construire en tournant le dos à la moitié de sa population ; Bourguiba sans lequel ni moi ni mes frères, ni a fortiori mes sœurs, ni d'ailleurs aucun des tunisiens de ma génération, n'aurions eu la chance d'être là où nous sommes aujourd'hui.

Je dois enfin rendre hommage et dire toute ma gratitude à l'école française, aux universités française et tunisienne, à tous les maîtres que j'y ai croisés et qui m'ont construit : de Mr Chikly, l'instituteur juif tunisien de mon école de campagne, amoureux de musique populaire et pétri de culture universelle ; à mes professeurs du Lycée Carnot de Tunis – aujourd'hui Lycée Bourguiba – qui m'ont fait aimer la langue et la culture françaises, et qui m'ont ouvert les yeux et l'esprit sur l'universel ; à mes professeurs de l'Université de Tunis et de l'Université Pierre et Marie Curie enfin, et je ne citerai à cet égard que Mohamed Amara, qui m'a conseillé et guidé vers la bonne destination, ainsi que mon directeur de thèse Jean-Claude Nédélec, et Jacques Louis Lions qui m'ont généreusement ouvert les portes de l'Ecole Polytechnique et de l'INRIA, et celles de leur science surtout, et qui m'ont aidé à grandir au sein de la grande école française de Mathématiques Appliquées.

Au contraire de l'écrivain algérien Malek Haddad qui la percevait comme « *son exil* », la langue française aura donc été pour moi le véhicule d'un merveilleux voyage vers la beauté, vers la rationalité, et en fin de compte vers la liberté. Elle m'aura aussi permis, la chose est moins rare qu'on ne pourrait le croire, de faire mon chemin vers mes propres racines. Car c'est en français que j'ai lu les mathématiciens arabes, la littérature arabe et les penseurs de l'Islam. De cet islam de lumières dont on oublie parfois, par les temps qui courent, qu'il a rayonné sur le monde durant des siècles. J'en rends grâce à tous ceux qui me l'ont permis : Mohamed Arkoun, Jacques Berque, Mohamed Charfi avec qui j'ai eu l'honneur – et le

bonheur – de travailler, Louis Massignon, André Miquel, Roshdi Rashed l'égyptien, Maxime Rodinson, Mohamed Talbi, et tant d'autres encore.

Au cours d'une carrière académique qui se sera effectuée à parts égales entre la France et la Tunisie et qui s'achèvera bientôt avec bonheur en Egypte, il m'est souvent arrivé bien sûr de m'interroger – douloureusement parfois, lorsque le débat a pu être instrumentalisé – sur mon identité.

Je veux n'en retenir *in fine* que l'honneur de figurer – très modestement – au nombre des tunisiens les plus français, et des français les plus tunisiens ... en attendant peut-être – j'y travaille, et les révolutions de 2011 m'ont rapproché du but – de mériter un jour une petite place parmi les franco-tunisiens les plus égyptiens !

J'en retiens aussi la fierté d'avoir humblement placé mes pas dans ceux de ces franco-tunisiens illustres, les politiques comme Philippe Séguin ou Bertrand Delanoë, les hommes de lettres comme Albert Memmi, les mathématiciens bien sûr comme Yves Meyer ou Roger Temam, les créateurs et les artistes comme Azeddine Alaïa, Hedi Slimane ou Abdellatif Khechiche qui vient de donner une nouvelle Palme d'Or au cinéma français.

Comme eux, mais avec je le crains beaucoup moins de talent qu'eux, je me suis efforcé de bâtir des ponts entre les deux rives de notre Méditerranée. Car comme Emmanuel Todd et Youssef Courbage, je crois à la convergence des civilisations plutôt qu'au clash inévitable que nous promettent les Cassandres. Alors oui, des ponts faits d'institutions universitaires, de laboratoires de recherche internationaux, de programmes conjoints de formation et de recherche, d'échanges et de mobilités, de cotutelles de thèses, de chaire UNESCO, et que sais-je encore ! Des ponts construits avec les pierres de la raison, avec le ciment du savoir et de l'esprit critique, avec la chaux de l'éducation et celle de ces valeurs universelles que sont la liberté, l'égalité et la fraternité entre les hommes et les peuples.

Contribution dérisoire certes – mais ô combien exaltante – à une tâche interminable, sans cesse renouvelée, et qui occupera sans doute encore les hommes de bonne volonté jusqu'à la fin des temps. Omar Khayyam, à qui je laisse le dernier mot, l'a dit beaucoup mieux que moi, en un quatrain.

*Mon cœur m'a dit: « Je veux savoir, je veux connaître !
Instruis-moi, Khayyâm,-toi qui as tant travaillé ! »
J'ai prononcé la première lettre de l'alphabet, et mon cœur m'a dit :
"Maintenant, je sais. Un est le premier chiffre du nombre qui ne finit jamais ..."*

Merci de votre présence et de la chaleur de votre amitié. Vive l'Egypte, vive la Tunisie, et vive la France !

Mohamed Jaoua
Le Caire, 12 juin 2013